

Les "sensitivity readers", des lecteurs-censeurs dans les maisons d'édition américaines

Une vidéo publiée par France 24 nous apprend qu'aux États-Unis, certaines maisons d'édition embauchent des "lecteurs en sensibilité" chargés d'expurger les livres à paraître de tout ce qui pourrait être jugé offensant par un lecteur ou des communautés. Une illustration de l'emprise grandissante d'un nouvel ordre moral sur la société.

Il s'agit d'abord d'une précaution logique de la part des éditeurs, dans une société américaine que l'on sait particulièrement encline à la chicane judiciaire. Le cas de la malheureuse J.K Rowling, auteur de la série à succès Harry Potter, avait traumatisé le milieu littéraire: dans un texte écrit en 2016, elle avait osé utiliser une légende indienne et avait été accusée d'"appropriation culturelle" et de "marginaliser" les Amérindiens. Terrorisées à l'idée de subir ces attaques et d'être traînées en justice, les maisons d'éditions font désormais subir à leurs textes une révision en règle par leurs avocats. Verrons-nous demain des éditions expurgées d'œuvres du passé jugées désormais pleines de stéréotypes susceptibles de choquer? À la recherche du temps perdu y perdrait Charlus, Madame Verdurin, Françoise, Bloch et tant d'autres personnages. Certains se réjouiraient peut-être de trouver Proust nettement moins long...

Les livres, les films et l'art en général ne seraient pas traités ainsi s'ils n'étaient pas devenus des formes de divertissement, et donc des produits commerciaux. Le livre étant, à l'égal du film, considéré comme un produit, sa seule vocation est d'être vendu au plus grand nombre. Il doit donc correspondre au plus petit dénominateur commun des sensibilités. Privé de toute aspérité, il devient une sorte de bonbon lisse qu'on avalera sans déplaisir.

Le risque d'une généralisation de ces pratiques est comparable à celui qui menace les réseaux sociaux où la censure se fait a priori, pour éviter d'éventuelles sanctions : l'asepsie des expressions réduites à n'être que le ressassement obsessionnel des mêmes discours conventionnels. Ce qui est dit n'est pas jugé par rapport à sa véracité, mais par rapport à son degré de correspondance avec les opinions souhaitables, donc admissibles. Les propos ne sont pas jugés en eux-mêmes, mais constamment rapportés à celui qui les tient, et ainsi sacralisés ou au contraire disqualifiés selon que le locuteur entre dans la catégorie des victimes ou des coupables présumés.

Notons-le, une conséquence prévisible sera de créer un marché noir de la littérature devenue subversive qui pourrait bien devenir la seule vraiment pertinente. Toutes les formes d'art "officiel" et dicté par les pouvoirs en place ont toujours fini par être dépassées par l'expression de créateurs libres.

L'université devait être un lieu de confrontation à l'inconnu.

Nietzsche avait proposé le terme de "moraline" pour désigner cette morale prétendument élevée mais en réalité nihiliste, forme dégradée qui pallie sa faiblesse et ses contradictions par son intransigeance. En prenant la forme de cette sensibilité exacerbée, elle rend la confrontation des idées impossibles et signe la dégénérescence du système démocratique. Le citoyen postmoderne est devenu une frêle petite chose que la moindre évocation d'une pensée non conforme traumatise. Brice Couturier disait ainsi dans une chronique sur France Culture, à propos des étudiants américains: "Ils ne savent plus distinguer une affirmation d'une démonstration, une opinion d'un fait. Non, ils parlent "en tant que X ou Y" et puisque leur expérience de X ou de Y ne saurait être comprise par ceux et celles qui ne partagent pas la même identité, l'échange s'avère impossible." L'université devait être un lieu de confrontation à l'inconnu, il est désormais aux États-Unis celui du ressassement obsessionnel de l'orthodoxie progressiste. La démocratie explose en combats de factions qui n'ont plus rien à se dire, qui ne savent plus se parler. Dans *White*, l'écrivain Bret Easton Ellis décrit sa consternation devant un monde actuel où l'idéologie victimaire a symétriquement produit des blancs culpabilisés qu'il qualifie de "dégonflés". "Cette vaste épidémie de victimisation de soi (...) encourage les gens à penser que la vie devrait être une douce utopie, conçue et construite pour

leurs fragiles et exigeantes sensibilités, les encourage à rester à jamais des enfants dans un conte de fées saturé de bonnes intentions."

C'est enfin le rôle de la littérature elle-même qui est remis en question par ce mouvement. Devrait-elle dire le vrai, et plus encore, le souhaitable? Doit-elle être la traduction d'un projet moral pour le monde? Doit-elle n'être qu'un véhicule narratif plaisant au service de l'orthodoxie du moment, et pour en faciliter l'absorption, comme on met les médicaments d'un chien dans sa pâtée? Difficile de ne pas faire le lien avec le mouvement grandissant souhaitant bannir les œuvres d'auteurs qui, tel Céline, ont eu des vies et des opinions aussi peu recommandables que certains aspects de leurs œuvres. Demain, faudra-t-il que la littérature se limite à être le récit d'événements exemplaires écrits par des auteurs aux vies irréprochables? C'est faire de la littérature un simple catéchisme. C'est réduire les romans à n'être que des lectures pieuses, l'équivalent moderne de ces livres d'édification que l'on mettait entre les mains des jeunes gens autrefois.

Notre société manichéenne est persuadée qu'elle pourra simplement évacuer sa part d'ombre en la taisant. L'intérêt de la littérature réside précisément dans le contraire: celui d'explorer, comme a pu le faire Sade, les tréfonds de l'âme humaine, ses bassesses, ses erreurs, ses horreurs et ses souffrances. La littérature joue un rôle d'exutoire et de catharsis de nos faces obscures. Elle en permet paradoxalement le contrôle, à l'instar des carnivals, lupercales, fêtes des fous et autres moments subversifs que les anciennes sociétés prenaient soin d'organiser. Notre société manichéenne est persuadée qu'elle pourra simplement évacuer sa part d'ombre en la taisant. C'est pourtant courir le risque de la voir rejaillir de façon incontrôlée et violente. Croire que réduire la littérature à un recueil de bons sentiments permettra de transformer le monde est aussi trompeur que d'imaginer éradiquer la violence en bannissant toute évocation des guerres. C'est le contraire qui se passera: la part d'ombre du monde artificiellement bannie reviendra inévitablement, amplifiée.

Chateaubriand s'adressait ainsi aux députés, en 1827, pour contester une nouvelle loi sur la censure: "Messieurs, vous n'êtes point des guérisseurs d'amour-propre en souffrance, des emmailloteurs de vanités blessées, (...); vous êtes des législateurs." Ne rouvrons pas les enfers des bibliothèques où étaient cachés les livres jugés licencieux, laissons la littérature pour âmes sensibles au rayon de la bibliothèque verte.

par Olivier Babeau
(Le Figaro - mardi 14 janvier 2020)

Olivier Babeau est président du think-tank *L'Institut Sapiens* et, par ailleurs, professeur en sciences de gestion à l'université de Bordeaux. L'auteur a publié en 2018 *Éloge de l'hypocrisie* (Éditions du Cerf).

<https://www.lefigaro.fr>

"Sensitivity reader" : quand l'offense passe à l'offensive

*Samuel Piquet, blogueur et ancien professeur de lettres,
revient sur le nouveau métier de "sensitivity reader". Venu des États-Unis,
il est chargé de vérifier si les passages de certains livres ne sont pas "offensants"
pour de potentiels lecteurs.*

France 24 nous a gratifiés il y a quelques jours sur les réseaux sociaux d'une vidéo pour le moins étonnante. Sous couvert de présenter une personnalité (Patrice William Marks, "lectrice en sensibilité"), le média fait l'apologie de l'épuration fictionnelle. Passons rapidement sur les mots de la lectrice présentant le "sensitivity reader" comme un "relecteur spécialisé en diversité (...)" qui repère la présence de stéréotypes ou de représentations biaisées". Après le journalisme neutre, on n'est pas loin de l'invention du roman objectif mais après tout, il serait dommage qu'elle ne croie pas en ce qu'elle fait. Les commentaires du média sont beaucoup plus intéressants. Après avoir expliqué que l'

"objectif" de ces relecteurs était de "n'offenser aucun lecteur, aucune communauté et échapper à toute polémique sur les réseaux sociaux", ce qui est déjà un magnifique horizon littéraire et universaliste, France 24 précise : "Même les plus expérimentés peuvent tomber dans le piège". Puis d'évoquer le cas de JK Rowling qui "s'est appropriée la légende amérindienne des "Skin Walkers" et de conclure "JK Rowling aurait dû faire appel à un sensitivity reader".

Quel dommage que beaucoup de grands auteurs n'aient pu en bénéficier, un *Voyage au bout de la nuit* non offensant, par exemple, ce serait quand même autre chose ! Ces gens qui prônent sans cesse l'irrévérence, voient dans l'avènement du politiquement correct "le signe d'un changement positif : une plus grande diversité parmi les personnages de roman". Rien de tel, en effet, que l'aseptisation pour garantir la variété créatrice.

Dans ce monde merveilleux où chaque être humain est constamment réduit à ses origines, son sexe ou sa couleur de peau, chacun n'est apte à relire que des romans de sa "communauté". Patrice William Marks relit les romans "avec son regard de femme afro-américaine", mais il y a beaucoup de demandes pour lesquelles elle n'est "pas la relectrice appropriée pour ce sujet", à commencer par les romans où le héros est un homme blanc ?

Une vie autour de soi

Dans un souci de cohérence avec son propos liminaire, la vidéo se termine sur des statistiques qui concernent les livres pour enfants : 28 % des dits livres publiés en 2016 "mettent en scène des personnages de couleur" (appréciations au passage le choix des termes) contre seulement 10 % en 2013 se félicite le média, comme si cette augmentation n'était que le fruit de l'apparition des "lecteurs en sensibilité" qui ne sont apparus que depuis peu et dont on ignorait qu'ils relisaient également les livres pour enfants avant que ceux-ci soient édités.

On pensait qu'en ôtant les contenus offensants, les "sensitivity readers" garantissaient à tous la possibilité de lire les livres. On se trompait. "*Les communautés ont besoin d'avoir leurs propres livres*", explique Derek Taylor, auteur d'histoires bilingues avec des personnages hispaniques. Dans le futur, lire ne permettra heureusement plus à des petits garçons et des petites filles de s'identifier à des personnages qui seront différents d'eux. C'est ça le progrès. Et comme il ne s'arrête jamais, il n'y a plus qu'à espérer que dans les années à venir, chaque être humain, afin d'être complètement respecté puisse être le propre héros de son livre. Une vie tournée autour de soi jusque dans l'imaginaire, et si c'était ça la vraie liberté ?

par Samuel Piquet

(Marianne - mardi 14 janvier 2020)

<https://www.marianne.net>